

INÉDIT  
texte  
intégral



Texte établi et annoté  
par Patrick Cabanel

LA PIERRE & L'ÉCRIT

# Alexis Muston Journal (1825-1850)

Introduction par Patrick Cabanel

PUG

8623.  
9 octobre : levé plutôt à fin de voir l'éclipse annulaire de soleil  
qui a eu lieu dans un beau ciel, sans nuage, mais sans être tout à  
fait annulaire pour nous. Ce qui restait du soleil avait cette  
forme-là :  — Mousse blanche cendrée, renée de points noirs.

Introduction par Patrick Cabanel

# Alexis Muston Journal (1825-1850)

Presses universitaires de Grenoble

## Collection « La Pierre et l'Écrit »

Fondateur Vital Chomel – Directeur René Favier

- 2017** Patrick Cabanel (introduction par), *Alexis Mušton. Journal (1825-1850)*  
Olivier Cogne (dir.), *Protestants en Dauphiné. 500 ans d'histoire (XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*  
Laurent Douzou, Sylvène Edouard, Stéphane Gal (dir.), *Guerre et transgressions. Expériences transgressives en temps de guerre de l'Antiquité au génocide rwandais*  
René Favier, *Le roman de l'université. Grenoble 1339-2016*  
Anne Montenach, *Femmes, pouvoirs et contrebande dans les Alpes au XVIII<sup>e</sup> siècle*
- 2016** Société d'études des Hautes-Alpes, *Gap et ses territoires. Des siècles d'histoire (XI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.)*. Actes du colloque de Gap, 12-13 avril 2013. Textes réunis et présentés par Pierre-Yves Playoust  
Stéphane Gal, Mark Greengrass, Thierry Rentet, *Bertrand de Gordes, lieutenant général du roi en Dauphiné. Correspondance reçue (1572)*
- 2015** Anne Béroujon, Delphine Estier et Anne Montenach (textes réunis et présentés par), *Des caisses du roi aux poches des cadavres. Une historienne à l'œuvre, Françoise Bayard*  
Nathalie Ferrand, *Créateurs de roses. À la conquête des marchés (1820-1939)*  
Fernand Peloux, Marie-Christine Bailly-Maitre et Hélène Viallet (choix de documents transcrits, traduits et présentés par), *L'histoire si curieuse des mines de Brandes*
- 2014** Roger Lauxerois (dir.), *Vienne au crépuscule des templiers*
- 2013** Henri Falque-Vert, *Les Dauphins et leurs domaines fonciers au XIII<sup>e</sup> siècle*  
Marie-Claire Ferriès, Maria Paola Castiglioni et Françoise Létoublon (éds.), *Forgerons, élites et voyageurs d'Homère à nos jours. Hommages en mémoire d'Isabelle Ratinaud-Lachkar*  
Philippe Veitl, *L'invention d'une région : les Alpes françaises*
- 2012** Diego Deleville, *Les Italiens en Dauphiné à la fin du Moyen Âge. Crédit, finance et pouvoir*
- 2011** Dionigi Albera, *Au fil des générations. Terre, pouvoir et parenté dans l'Europe alpine*  
Émilie-Anne Pépy, *Le Territoire de la Grande Chartreuse, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle. Montagne sacrée, montagne profane*  
Jacques Solé, *De Luther à Taine. Essais d'histoire culturelle*
- 2010** Bruno Dumons et Bernard Hours (dir.), *Ville et religion en Europe du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. La cité réenchantée*  
Alexandre Nugues-Bourchat, *La Police et les Lyonnais au XIX<sup>e</sup> siècle. Contrôle social et sociabilité*
- 2009** Anne Béroujon, *Les écrits à Lyon au XVII<sup>e</sup> siècle. Espaces échanges, identités*  
Laurence Ciavaldini Rivière, Anne Lemonde-Santamaria, Ilaria Taddei (dir.), *Entre France et Italie. Mélanges offerts à Pierrette Paravy*  
René Favier, Serge Tomamichel, Julien Coppier, Yves Kinossian (dir.), *Une école à la mesure des Alpes? Contribution à une histoire de l'enseignement secondaire*  
Anne Montenach, *Espaces et pratiques du commerce alimentaire à Lyon au XVII<sup>e</sup> siècle, L'économie du quotidien*  
Gérard Sabatier (dir.), *Claude-François Ménéstrier, Les jésuites et le monde des images*
- 2009** Sylvain Turc, *Les élites grenobloises, des Lumières à la monarchie de Juillet. Noblesses, notabilités et bourgeoisies (1760-1848)*  
René Verdier, *Entre Dauphiné et Comtat Venaissin. Les Claret, un destin nobiliaire, XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*
- 2007** Stéphane Gal, *Lesdiguières. Prince des Alpes et connétable de France*  
Stéphane Gal avec Les Amis de Bayard, *Bayard. Histoires croisées du Chevalier*
- 2006** Alain Belmont, *La Pierre à pain. Les carrières de meules de moulins en France, du Moyen Âge à la révolution industrielle*. Tome I et II  
Clarisse Coulomb, *Les Pères de la patrie. La société parlementaire en Dauphiné au temps des Lumières*  
René Favier, *Pierre-Philippe Candy. Orgueil et narcissisme. Journal d'un notaire dauphinois au XVIII<sup>e</sup> siècle*  
René Favier (dir.), *Archives familiales et noblesse provinciale. Hommage à Yves Soulingeas*
- 2005** Estelle Baret-Bourgoïn, *La Ville industrielle et ses poisons. Les mutations des sensibilités aux nuisances et pollutions industrielles à Grenoble. 1810-1914*  
Marc Boyer, *Le thermalisme dans le grand Sud-Est de la France*
- 2004** Henri Falque-Vert, *Les paysans et la terre en Dauphiné vers l'an mil*  
Pierre Judet, *Horlogeries et horlogers du Faucigny (1849-1934). Les métamorphoses d'une identité sociale et politique*  
Dominique Margnat, *Le livre de raison d'Olivier de Serres*  
Jacques de Monts de Savasse, Yves Soulingeas, Stéphane Gal, *L'Europe d'Henri IV. La correspondance diplomatique du secrétaire d'État Louis de Revol 1588-1593*
- 2003** Olivier Cogne (dir.), *Rendre la justice en Dauphiné. De 1453 à 2003*  
Laurence Fontaine, *Pouvoir, identités et migrations dans les hautes vallées des Alpes occidentales (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*  
Stéphane Gal, *Le verbe et le chaos. Les harangues d'Enemond Rabot d'Ilins, premier président du Parlement de Dauphiné (1585-1595)*  
Bernadette Larcher, *Une foire de champs : la foire de Beaucaissant*
- 2002** Virginie Bodon, *La modernité au village. Tignes, Savines, Ubaye... La submersion de communes rurales au nom de l'intérêt général. 1920-1970*  
Bernard Rémy, *Grenoble à l'époque gallo-romaine d'après les inscriptions. Inscriptions latines de Grenoble et de son agglomération (Corenc, Gières, Echinolles, Eybens, Sassenage, Seyssinet-Pariset)*
- 2001** René Favier (dir.), *Le Parlement de Dauphiné. Des origines à la Révolution*  
Anne Lemonde, *Le Temps des libertés en Dauphiné. L'intégration d'une principauté à la Couronne de France (1349-1408)*
- 2000** Alain Belmont (dir.), *Pierre de mémoires. Écrits d'histoire, Pages d'histoire offertes à Vital Chomel*  
Stéphane Gal, *Grenoble au temps de la Ligue, Étude politique, sociale et religieuse d'une cité en crise (vers 1562-vers 1598)*

PARTIE 1

# **Introduction**

Patrick Cabanel



## Note sur l'édition du *Journal*

Les cahiers originaux du *Journal*, les dessins, les aquarelles, la correspondance passive de Muston, sont conservés dans les archives de la famille Trouchaud à Marsillargues (Hérault), qui a tout mis à ma disposition avec beaucoup de bienveillance et accepté que les dessins et aquarelles de Muston soient numérisés par les soins des services du Musée dauphinois (Grenoble). Que Jean-Pierre Trouchaud (disparu en 2016), son épouse Michèle, leur fille Sylvie Villedieu, trouvent ici l'expression de ma reconnaissance, ainsi que Jean Guibal, Olivier Cogne et Denis Vinçon, du Musée dauphinois.

J'ai respecté la numérotation donnée par Muston. Il a commis plusieurs erreurs d'inattention, que j'ai signalées en note : oubli du n° 225, passage au n° 433 quand il aurait dû passer au n° 453 (voir en note 619 la convention que j'ai choisi d'appliquer), répétition des n° 587 et 612...

Muston écrit un français pratiquement dépourvu de fautes d'orthographe. En revanche, il ne note jamais l'accent circonflexe, y compris pour le plus-que-parfait du subjonctif ; j'ai rétabli l'accent. Il écrit *hazard* pour *hasard* et *jusques* pour *jusque* ; j'ai retenu la forme actuelle des deux termes. Quelques mots sont des créations de sa part et ne posent pas de vrai problème de compréhension (par exemple : *entomologiser*, § 383 ; *pachalesquement*, § 549 ; *entrerochardé*, § 614 ; *sympathisateur*, § 616 ; *désuivre*, § 649) ; je les ai conservés. Les noms propres sont souvent écrits de manière fautive ; j'ai rétabli en note (par exemple Nota pour Notta, Repellin pour Reppelin, etc.).

Le *Journal* cite un nombre important de personnes, à commencer par des camarades d'études à Lausanne ou Strasbourg. J'ai tenté d'identifier chacun de ces noms, sans toujours y parvenir ; d'autant que plusieurs n'apparaissent dans aucun dictionnaire biographique (j'ai eu recours au *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne ; au *Dizionario biografico dei protestanti in Italia*, en ligne ;

aux dictionnaires biographiques de l'Italie et de la France; etc.). Tous ceux qui ont pu être identifiés bénéficient d'une note. Il en va de même pour les noms de lieux, de sommets alpins, de curiosités touristiques, etc.

Pour les vaudois, j'ai recouru à l'aide de Gabriella Ballesio (de l'Archivio della Tavola valdese). Pour les pasteurs de l'Église réformée de France, à celle d'André Encrevé, qui a réuni les éléments d'un dictionnaire biographique des pasteurs français; pour les méthodistes, à Jean-Louis Prunier, auteur d'une thèse sur l'histoire des méthodistes en France. Gabriella Ballesio a vérifié la qualité de l'italien dans les passages donnés dans cette langue. Que ces collègues trouvent ici l'expression de mes remerciements.

Pour les paragraphes 109 à 291, traduits en allemand et objet d'une édition critique par les soins de Heinz Fischer, j'ai pris la liberté de recourir à plusieurs reprises à ses notes, en les résumant. Dans ce cas, ma note est suivie de l'indication [HF] – pour Heinz Fischer. J'ai laissé aux noms de villages la graphie donnée par Muston, on trouvera la graphie actuelle dans l'édition de Fischer.

Muston a été un botaniste et herborisateur passionné – un entomologiste, également. Il cite et décrit dans le *Journal* plusieurs dizaines de fleurs, de plantes et d'insectes; j'ai renoncé à ajouter des annotations, qui auraient excédé mes compétences et accru démesurément les dimensions de cette publication. Le lecteur intéressé par ces questions pourra recourir à un dictionnaire des fleurs des Alpes.

# Alexis Muston, historien, poète, diariste

En mémoire de Pierre Bolle et Jean-Pierre Trouchaud

**A**lexis Muston (1810-1888), né dans la minorité vaudoise italienne à Torre Pellice, exilé, devenu pasteur de l'Église réformée de France, a exercé son ministère à Bourdeaux, dans la Drôme, de 1836 à sa mort. Il a été un pasteur actif, dévoué, apprécié de ses paroissiens et de ses collègues. Il était par ailleurs fils de pasteur et, par sa mère, née Jahier, héritier d'une dynastie pastorale vaudoise; son épouse était la petite-fille d'un pasteur qui avait commencé sa carrière à l'époque du dernier « Désert » (le temps des persécutions); leur seul fils, Charles, a également soutenu une thèse de baccalauréat en théologie<sup>1</sup>, avant de s'orienter vers la magistrature; l'une de leurs deux filles a épousé un pasteur.

Cet ensemble de traits est d'une grande banalité au XIX<sup>e</sup> siècle. Et c'est bien autre chose qui fait l'intérêt de Muston au-delà de son origine vaudoise italienne: son œuvre. Elle s'organise en deux massifs monumentaux, l'un édité de longue date, l'autre en quasi-totalité inédit<sup>2</sup> jusqu'à la présente publication. Le massif émergé est celui de l'histoire (et de la poésie): Muston a été littéralement dévoré par la passion de l'histoire des vaudois, qui fut sa première (et peut-être vraie) vocation, avant celle du pastorat. Il lui consacre d'emblée, en 1834, ses diverses thèses de théologie, et elle l'a accompagné sa vie durant,

---

1. À Strasbourg en 1866 (*Essai sur l'origine de l'âme, d'après Tertullien, Origène et Lactance*); il a eu une carrière de juge de paix en métropole puis en Algérie.

2. Sauf les quelques pages racontant l'exil de 1835, et une édition allemande du séjour à Strasbourg, voir plus avant.

comme un autre « ministère » auquel il donne les heures qu’il peut voler à son métier officiel, à sa femme, à ses enfants, et celles aussi dont il jouit presque sans compter, à diverses reprises, notamment quand il va s’enfouir dans les archives du Piémont-Sardaigne. Il tire en 1851, de près de vingt ans de recherche dans les bibliothèques publiques et privées, un ouvrage en quatre volumes et plus de 2 000 pages, au superbe surtitre, *L’Israël des Alpes. Première histoire complète des Vaudois du Piémont et de leurs colonies*, une œuvre traduite en anglais<sup>3</sup> et en allemand, et rééditée par ses soins, avec des additions, en 1879. Ce navire amiral a été précédé et suivi de divers opuscules et ouvrages sur le même sujet, de 1834 (*Histoire des Vaudois des vallées du Piémont, et de leurs colonies depuis leur origine jusqu’à nos jours*, qui rassemble ses thèses de théologie) à 1862 (*Histoire populaire des Vaudois, enrichie de documents inédits*, dans la « Bibliothèque des écoles du dimanche »). Et ce, sans négliger l’épopée en vers, la *Valdésie* (1863).

Pasteur, historien, poète – et dessinateur, herboriste, entomologiste, médecin, homéopathe, curieux d’à peu près tout. Historien du malheur, de la fidélité et de la gloire des siens, infime minorité (20 000 personnes environ au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) à la culture et au destin hébraïques – comme le révèlent, dans un mimétisme débridé, les titres des brochures que Muston multiplie en 1849 et 1850, pour annoncer son grand œuvre, selon une logique économique et médiatique du reste un peu incompréhensible: *Siloé des Alpes*, *La Gossen opprimée*, *Les Lys d’Israël abattus par l’orage*, *La Terre de servitude et la terre promise*, *Ismaël au désert*, *Les Néhémites ou l’Expulsion, l’exil et le retour des Vaudois*, *Le Bras de Dieu dans la persécution* – et, bien sûr, pour couronner le tout, *L’Israël des Alpes*<sup>4</sup>. Il n’entre là aucune recherche d’effet, mais cette transfusion du vocabulaire et des images de l’Ancien Testament dans la langue contemporaine, par le truchement de la traduction de la Bible en français – dès 1535, par un Picard, Olivétan, venu s’installer deux ans dans les vallées mêmes où est né Muston. On parlait naguère de « patois de Canaan » à propos de ce français assez singulier... Qu’il ait été familier aux pasteurs ne saurait surprendre; et encore moins chez un homme qui dit s’être pris de passion, en 1837, pour les livres de Job et des prophètes, « dont j’essayai de traduire

3. Londres, Ingram & Cooke, 1852 (2<sup>e</sup> éd., 1853); Glasgow, Blackie & Son, 1857, 2 vol. (rééd. Londres, Blackie & Son, 1866, 1875), avec corrections et additions, ainsi qu’une carte générale et 9 illustrations pleine page d’après des dessins de Muston.

4. Muston s’inspire ici d’une phrase de Pierre Boyer dans son *Abrégé de l’histoire des Vaudois* (1691), par laquelle il inaugure sa somme: « “De tous les peuples modernes, dit Boyer, il n’en est aucun qui offre plus d’analogie avec l’ancien peuple juif, que *les Vaudois des Alpes du Piémont*” » (*L’Israël des Alpes*, Paris, M. Ducloux, 4 vol., 1851, t. I, p. I, Muston souligne).

ou plutôt d'imiter de très loin les principaux passages<sup>5</sup> : des imitations en vers, conçues comme un exercice préparatoire à l'épopée des vaudois, et qu'il a publiées notamment dans les *Archives du christianisme au XIX<sup>e</sup> siècle*.

Ici encore, de tels travaux d'histoire et de poésie ne sont pas exceptionnels. Nombre de pasteurs français du XIX<sup>e</sup> siècle ont été des historiens (parfois aussi des poètes), portés en quelque sorte, comme Muston, par l'urgence de faire mémoire des persécutions passées et d'établir un récit qui ne fût pas celui des vainqueurs ou d'un silence par eux organisé. Je citerai un Étienne Arnaud (1826-1905), qui fut du reste un voisin, à Crupies puis à Crest, dans la Drôme, et a publié plusieurs volumes d'histoire des protestants du Dauphiné, de Provence et du Vivarais ; un Scipion Combet (1799-1871), pasteur dans une minuscule commune des Cévennes lozériennes, Saint-Michel-de-Dèze, et qui a publié de 1844 à 1846, en trois volumes, une réédition fortement augmentée de l'*Histoire de France sous le règne de Henri III* de Mézeray ; un Daniel Benoit (1844-1916), un autre Drômois, biographe des principales figures du Désert huguenot, dont Marie Durand, et auteur de plusieurs recueils de poésies également huguenotes ; ou encore, en dépit du fossé de génération et, en partie, de méthodologie, un Charles Bost (1871-1943), qui fut d'abord pasteur dans les Cévennes et lui aussi animé sa vie durant par la passion de l'histoire (celle des lendemains de la révocation de l'édit de Nantes), mais aussi de la musique et de la littérature.

Le parallèle qui saute aux yeux – et plus que de parallèle je parlerais d'un cas assez fascinant de gemellité – est celui qui s'impose avec Napoléon Peyrat (1809-1881), chez lequel on a pu voir le « Michelet du Midi » – les deux hommes, en vérité, méritent cette épithète... Même génération, même « enfance d'un chef » au fond de vallées marquées par la fidélité à des minorités indéracinables, vaudoise chez l'un, huguenote et jadis « cathare » chez le second (dans les Pyrénées ariégeoises) ; même appartenance à des familles de notables, fières de leur ancienneté et de leurs faits d'armes au service de la « cause », et ayant les moyens d'envoyer leurs fils faire des études de théologie au loin ; même hésitation entre la carrière des lettres et celle du pastorat, avec la publication de poèmes marqués par l'histoire, et le parrainage du poète Béranger, alors célèbre, qui donne à l'un et l'autre des conseils reçus comme des oracles, Muston étant invité à persister dans la carrière pastorale plutôt qu'à se jeter dans la « grande fabrique littéraire<sup>6</sup> » ; l'autre parrainage décisif, pour chacun, est celui de Michelet. Même si Peyrat a longtemps tardé à entrer

---

5. § 460a [440].

6. Voir le § 384 et la note.

dans le ministère, il s'est avéré lui aussi un pasteur exemplaire et un bâtisseur, à Saint-Germain-en-Laye. Sa vie d'historien a été consacrée aux camisards cévenols, d'une part (*Histoire des pasteurs du Désert*, 1842, paru chez l'éditeur de Valence, Marc Aurel frères, qui a été aussi celui de Muston en 1838<sup>7</sup>), puis aux cathares (*Histoire des albigeois*, 5 volumes de 1870 à 1882).

Comme Muston, Peyrat a cherché à établir des filiations souterraines, depuis les temps apostoliques jusqu'aux « hérésies » modernes : argumentaire classique chez les champions de ces minorités accusées de novation par l'Église romaine et qui répondaient en affirmant qu'elles n'avaient fait que revenir à la racine évangélique, secrètement conservée vivante ici et là. Ce n'est pas le lieu d'y insister, mais Muston a tenté de justifier la thèse historiquement fautive, mais idéologiquement significative, d'une origine des vaudois bien antérieure à Pierre Valdo, ou Vaudès, tandis que Peyrat bâtissait tout un système autour des disciples de l'Évangile de Jean, persécutés par ceux de l'Évangile de Pierre (Rome et les papes)<sup>8</sup>. La France des minorités religieuses a trouvé là deux hérauts passionnés, qui ont contribué à pluraliser le récit national et à universaliser celui de leurs groupes d'appartenance.

Les deux hommes ont entretenu des liens. Muston a écrit à Peyrat, fin 1844 ; il semble que ç'ait été pour l'inviter à venir vivre à ses côtés, sans doute à l'occasion d'une vacance de poste pastoral – Peyrat est toujours précepteur, dans la bourgeoisie protestante de Bordeaux, et il vient d'entamer ses recherches sur les albigeois, ce que son correspondant ne peut savoir. Sa réponse donne à voir pleinement les affinités entre historiens et histoires des minorités religieuses :

« J'ai donc la douleur de ne pouvoir accepter [à cause de son engagement de précepteur] l'offre si douce à mon cœur d'aller vivre auprès de vous dans vos Alpes. Mais je bénis Dieu que cette circonstance m'ait fait découvrir un ami ignoré. Qu'importe que nous ne nous soyons vus jamais des yeux. Nos âmes se connaissent depuis longtemps, et sont liées par de mystérieuses sympathies. Le christianisme senti selon cette large et tendre mysticité qui palpite en lui comme l'âme de Jésus, l'étude des peuples inspirés de cet amour divin, le goût des lettres et de la poésie, des amis communs peut-être, voilà de quoi donner à nos âmes une mutuelle sympathie dont la douceur ne peut être égalée que par le regret de ne pouvoir nous unir dans une même solitude.

Mais l'été prochain, des intérêts particuliers m'appellent dans l'Est de la France. Je descendrai le Rhône, et certainement je me détournerai de mon

7. Pour *Alberte de Poitiers...* et *Les Néolyres, recueil de poésies* (voir plus avant).

8. Voir ses ouvrages *Histoire de Vigilance, esclave, prêtre et réformateur des Pyrénées au 16<sup>e</sup> siècle* (1855) et *Les Réformateurs de la France et de l'Italie au 11<sup>e</sup> siècle* (1860).

chemin pour aller vous embrasser. J'espère que les descendants des martyrs de Saou<sup>9</sup> donneront l'hospitalité à l'historien de leurs aïeux. Je profiterai aussi des trésors littéraires que vous amassez. Ne pourrions-nous pas même aller passer quelques heures chez nos amis les barbes vaudois. Je m'occupe fort de leurs ancêtres. Ils forment un des nombreux bataillons religieux et philosophiques qui pendant plusieurs siècles assiégèrent vaillamment la papauté, cette citadelle foudroyante. Peut-être avez-vous sur leurs antiquités des documents inédits qui complètent ceux qu'a recueillis le barbe Léger<sup>10</sup>. Il me sera doux d'être instruit de votre propre bouche sur les origines de cette colonie évangélique des Alpes.

Ceci me rappelle qu'il y a dix ans environ, M. de Lamennais me parla d'un vaudois, très versé dans l'histoire de ses aïeux, et qui lui avait été présenté par Béranger. Mais ni l'illustre écrivain ni le poète populaire ne purent me donner sur lui de renseignement précis. Je me plais maintenant à me figurer que c'est vous, qui êtes venu me chercher moi qui vous ai cherché si longtemps en vain<sup>11</sup>. »

## Écriture et réécriture d'un mémorial intime

La vraie singularité de Muston<sup>12</sup> tient au second massif, immergé, de son œuvre : le *Journal*, rédigé tout au long de sa vie. Cinquante-deux cahiers ont été conservés, couvrant la période qui va de 1825 à l'été 1887 et comprenant un peu moins de cinq millions de signes (ou 1 500 à 2 000 pages, certes très en deçà des 17 000 pages du *Journal intime* d'Amiel). Le seul « trou » dans cette tranche de soixante années concerne la fin de l'année 1850 et le début de la suivante, le cahier correspondant étant perdu. Initialement, ce ne sont pas moins de 93 cahiers que Muston a remplis (on peut penser que l'ensemble

---

9. La montagne et la forêt de Saou (Drôme) ont joué un rôle important dans les débuts du prophétisme protestant, en 1687, avec la fameuse Isabeau Vincent, la bergère de Saou.

10. Il s'agit du pasteur Jean Léger, auteur de l'*Histoire générale des Églises évangéliques réformées de Piémont, ou vaudoises* (1669).

11. Bordeaux, 20 janvier 1845, « Pavé des Chartrons, 39 » (Peyrat se dit rivé aux chaînes du préceptorat). En janvier 1854, devenu pasteur à Saint-Germain-en-Laye, il espère une visite de Muston à l'occasion de la future Exposition universelle de Paris (1855) : « Vous seriez le plus aimable des hommes de m'apporter tous les documents relatifs à P. de Bruys et aux réformateurs antérieurs aux vaudois, car mon histoire finit où la vôtre commence » (il allait publier en 1860 *Les Réformateurs de la France et de l'Italie au XI<sup>e</sup> siècle*). Dans une dernière lettre, en 1863, Peyrat écrit « croire avoir déjà votre *Valdésie* », qu'il n'aura pas besoin d'aller demander à Hachette, le billet de Muston à la main. « Mais je ne puis vous envoyer en retour le Béranger que vous désirez. Aucun livre de ce titre ne porte mon nom » (il a pourtant publié en 1861 *Béranger et Lamennais...*). Ces deux dernières lettres sont assez peu chaleureuses ; il est possible que les deux hommes aient craint d'avoir à se disputer un domaine historique en partie commun... (archives Trouchaud, Marsillargues).

12. Peyrat a été tenté à diverses reprises par l'exercice autobiographique, mais sans commune mesure avec le *Journal* de son alter ego.

représentait aux alentours de sept millions de signes) : toutefois, vers 1864, puis 1867, et encore après 1870<sup>13</sup>, il a entrepris de relire et résumer les 57 premiers cahiers, couvrant les années 1825 à 1850. Il a ensuite éliminé ces cahiers originels, non sans avoir pris soin d'en découper les dessins qui les ornaient et qui se trouvent toujours dans ses archives<sup>14</sup>.

Ce sont les 17 cahiers issus de cette refonte qui font l'objet de la présente édition. À proprement parler, donc, nous n'avons pas affaire à un « journal », puisque la matière en a été retravaillée et surtout résumée : les 9263 paragraphes initiaux (assez courts) n'en forment plus que 696 (plus longs, surtout vers la fin). Muston lui-même a noté que le récit de la naissance de sa fille Aline portait le n° 7968, et n'a plus que le n° 599 dans la réécriture<sup>15</sup>. Mais il ne s'agit pas pour autant de mémoires écrits *a posteriori*, même à l'aide de notes, par un homme parvenu à l'heure du bilan : aussi ai-je laissé le titre de *Journal* à ces pages qui en conservent, on le verra, la minutie, la saveur, la capacité à parler au présent des paysages et des sentiments – un présent à plusieurs reprises assombri, certes, par la nostalgie d'un homme qui, se relisant, fait le compte des femmes et des amis emportés par la mort. Cette réduction ou refonte, selon ses mots<sup>16</sup>, n'a pas été effectuée « à l'échelle » : il relève souvent que le texte contient « des notes multipliées et la plupart insignifiantes, qui s'accumulaient au jour le jour, dans les cahiers primitifs<sup>17</sup> ».

Chemin faisant, on comprend que le *Journal* n'a pas toujours eu le même lecteur ou interlocuteur « caché », ni la même fonction. Les dix premiers cahiers,

13. « Et maintenant que je suis vieux (1864) » (§ 19). « J'étais en 1867 » (§ 696). Allusion à la bibliothèque du Temple neuf de Strasbourg, brûlée par les Prussiens en 1870 (§ 200).

14. On est en droit de penser qu'il a découpé la totalité des dessins ; on les trouve pour la plupart collés, sans doute par ses soins, dans un album, format A4 (archives Trouchaud). Certains portent encore, sur les marges, des bribes du *Journal* originel ou un numéro de paragraphe. Cet album « factice » n'a pas rempli les mêmes fonctions que les carnets de dessins avec lesquels Muston partait en voyage ou promenade (plusieurs sont également conservés). À partir du cahier 58, conservé dans son état originel, les dessins sont restés intégrés au texte.

15. La visite chez le jeune dramaturge Ponsard, rapportée aux § 522 à 524, occupait les n° 7362 à 7394 (*Journal*, § 525). Le cahier 56, dont le « triage » (Muston) commence au n° 685, occupait les n° 9030 à 9166 (*Journal*, § 685).

16. « Aujourd'hui que je rédige ces notes à vingt ans de distance (j'en fais la réduction plutôt que la rédaction) » (§ 648). Voir aussi § 520, 600, Au § 679, il évoque une « mise au rebut » des cahiers, dont il extrait ce qui lui paraît présenter de l'intérêt.

17. § 599, voir aussi § 525. Au terme d'un paragraphe du reste fort intéressant sur le travail de l'historien, il note : « On voit que si je reproduisais beaucoup d'articles semblables, ce serait à n'en pas finir » (§ 202). Voir encore § 437. À l'inverse, § 282 : « Mais au lieu de réduire ainsi mes notes à de simples indications plus ou moins décharnées, copions-en quelques-unes ».

résumés en un seul, couvraient les années 1825 à 1832 (de 15 à 22 ans), et ont été écrits, note Muston (§ 1), pour sa mère, à laquelle le lie une affection très forte, de mère à fils aîné et premier parti du foyer – prodigue et prodige. Muston est pensionnaire à Lausanne, étudiant à l'Académie de la ville puis à la faculté de théologie de Strasbourg, il ne rentre aux Vallées que pour les vacances d'été, et le *Journal*, qu'il le lui ait donné ou non à lire, est cette longue lettre continuée du fils aimant à la mère restée en arrière. La structure de la famille est particulière : le deuxième fils, Émile (1812), a contracté une maladie, peut-être la poliomyélite, qui l'a rendu invalide ; une fille, Pauline (1815), est morte à l'âge de trois ans ; les deux derniers garçons, Auguste (1820) et Théophile (1825), atteints de retard mental (le *Journal* n'y fait aucune allusion), n'ont jamais quitté le foyer familial, vivant avec les parents, puis avec Émilie, née en 1819, la sœur bien-aimée de Muston. Le père, pasteur respecté, instruit, possesseur d'une bonne bibliothèque, peintre d'aquarelles<sup>18</sup>, semble avoir joué un rôle plus effacé auprès d'un fils qui certes hérite de sa vocation pastorale et de ses dons artistiques mais s'avère indépendant et différent. C'est surtout pour les deux femmes et ses trois frères que Muston est le héros parti au loin ravir les titres, les conquêtes, la notoriété. C'est pour la première d'entre elles qu'il rédige son *Journal* ; il estime inutile de le conserver après qu'elle a disparu, prématurément (avril 1842).

Plus tard, le *Journal* a un autre « interlocuteur », plus banal qu'une mère adorée : son auteur lui-même. Le mariage de Muston, en 1837, a représenté très vite une source de déception et de tristesse : son épouse, Clémentine de Saulses de Latour, plus âgée que lui, contre tous les codes de la société du temps, et qui continue à vivre sous l'influence de ses parents et bientôt dans leur maison même (voisine du domicile conjugal), ne semble pas avoir eu les gestes d'affection et d'intime partage, ni cherché ou réussi à entretenir la conversation confiante et cultivée, auxquels il assimile un mariage heureux (il reconnaît avoir été habitué dans son foyer d'origine à une tendresse communicative qui maintenant lui fait défaut)<sup>19</sup>. Elle s'oppose, par deux fois au moins, à de belles perspectives de carrière, dans des villes aimées, lorsque Muston se voit offrir une chaire à Paris (c'est Michelet qui la lui propose, en 1837) puis à Lausanne (en philosophie, en 1846). Le *Journal* devient dès lors ce compagnon de conversation que Muston échoue à trouver dans son épouse : il sait

---

18. Lors des arrangements de famille, Muston souhaite conserver quelques-unes de ces aquarelles, « d'un goût très fin, et d'une facture très soignée. Il y a mis son temps, ses soins, sa pensée, une partie de son âme » (§ 517).

19. Un rêve significatif : il voit Clémentine s'approcher de lui, mais lorsqu'elle est tout près, sa figure cède la place à celle de sa belle-mère... (§ 624).

qu’il vivra sans passion amoureuse, quelles que soient les déclarations d’amour que comporte envers elle le *Journal*<sup>20</sup>, et dans une forme d’exil intérieur – sa passion pour l’histoire, qui certes l’éloigne de Clémentine, n’est pas vraiment comprise ou respectée par cette dernière. Aussi le « débonnaire *Journal* » est-il le réceptacle de ses impatiences, de ses agacements, de ses tristesses, pour reprendre ses mots; le lieu où il peut « satisfaire à ce besoin chronique d’épanchements silencieux que je me suis créé, en poursuivant au jour le jour les confidences de ce qui m’émeut, par ces articles écrits au courant de la plume sous le coup même de l’émotion » (§ 9500 [1851]).

« C’est la conversation que j’ai eue avec moi-même pendant toute une année; cela trompe l’isolement, mais ne mérite pas de survivre; ma bonne Aline [sa fille] seule pourra s’y intéresser, et encore à condition d’en supprimer les répétitions fastidieuses. – Pourquoi les avoir écrites? – Pour desserrer mon cœur et me distraire; si j’avais pu l’épancher dans une intimité sympathique, j’aurais bien préféré. Mais peut-être eussé-je [sic] alors perdu mon temps à être heureux » (§ 685).

« Et ne le suis-je pas? » ajoute-t-il immédiatement. À cet égard, le *Journal* offre une contribution à une *Physiologie du mariage*, avec un homme dont la vie peut être assimilée à un gâchis si l’on observe qu’il a connu des passions amoureuses partagées avec plusieurs belles et intelligentes très jeunes femmes, mais qui finit par *décider*<sup>21</sup> d’aimer et d’épouser une trentenaire qui n’est pas belle, qui semblait condamnée au célibat par sa famille comme par la société, et dont il vante les qualités et l’amour qu’il lui porte alors que toutes les pages respirent le peu de tendresse et parfois l’acariâtre d’une épouse qui le condamne à vivre dans la frustration et la tristesse. C’est probablement ce qui a conduit Muston à effacer neuf dixièmes du *Journal* pour les années 1825-1850 et à élire certains rares moments et figures. Il a conservé d’années entières... les seuls récits de ses voyages loin de son foyer, effectués sous les prétextes – authentiques – des visites qu’il doit à ses parents et à sa sœur, puis des arrangements notariés nécessaires après la mort des premiers, enfin des campagnes de recherches dans les archives et bibliothèques piémontaises et suisses. Il ne manque pas même à ces évasions, dans lesquelles il redécouvre très vite la joie de vivre perdue

---

20. Mais ce sont plus des argumentations que des déclarations, comme si son auteur voulait (se) convaincre. L’homme des coups de foudre fait ici des raisonnements...

21. « Je finirai peut-être par la trouver jolie à force de vouloir l’aimer » (§ 455a [435]). « Je puis dire qu’elle n’est belle que pour moi, car elle ne l’est que par l’expression » (§ 462a [442]).

à Bourdeaux, des retrouvailles avec d'anciennes jeunes filles qu'il avait aimées, et avec lesquelles il vit, des années après, des sortes d'adultères inconsommés et qui en revêtent une grâce d'autant plus émouvante.

Un exemple de cette distorsion des temps et des êtres dans la réécriture du *Journal*: le séjour aux vallées vaudoises (départ de Bourdeaux le 16 juillet 1844, retour vers le 31 août : 45 jours) occupe à lui seul la plus grande partie du cahier 11 et le début du suivant. Le 27 mai 1845, Muston se met à nouveau en route, pour Lausanne et Genève, dont il revient en août : le récit occupe la fin du cahier 12, l'intégralité du 13 et le début du 14. En juin 1846, nouveau départ, jusqu'en septembre, pour Pignerol, Turin et les Vallées : l'essentiel du cahier 15 est consacré à ce séjour. Au total, ces trois périodes heureuses – et à des dates de « grandes vacances »<sup>22</sup> – aux Vallées ou en Suisse composent huit mois de sa vie jusqu'en 1850, mais 14 % des paragraphes du *Journal*. « Ces trois semaines passées à Lausanne m'ont donné la plus longue continuité de jours agréables qu'il me souvienne d'avoir eue », lit-on au § 587<sup>23</sup>.

Après ces pics de sentiments et de sociabilité, « ces parfums émus du dernier *renouveau* de mes amitiés de jeunesse » (Lausanne, § 581), c'est la chute dans le quotidien, dans « l'atonie du village », « le vide d'une existence qui se trouve être en dehors des conditions de la vie qu'on y mène » (§ 565) : « [Je suis r] entré dans mon Église, ma famille, mes devoirs, mes occupations, mes habitudes de plus en plus isolées, faute de pouvoir être partagées, ou seulement comprises avec sympathie » (§ 557)<sup>24</sup>. C'est ici la chance du lecteur : à la fois que Muston ait eu besoin de ce dialogue avec lui-même<sup>25</sup>, et qu'il ait choisi de n'en conserver, ou peu s'en faut, que ce qui lui a donné du bonheur ou de l'émotion, et fait le prix d'un texte alerte, souvent brillant, à plusieurs reprises bouleversant, rempli de paysages, d'amours et d'histoire, et dont le rythme ne se ralentit, les couleurs ne se fanent un peu, que lorsqu'il est pris au piège

---

22. Et quelque peu au détriment d'une bonne administration de sa paroisse (« L'Église était en effet un peu négligée », note-t-il au retour d'un voyage, § 528).

23. Et encore : « Jamais mes journées n'ont été aussi remplies d'occupations et d'incidents divers que dans ce court voyage, où il me semble que s'est passée toute une phase de ma vie » (§ 598).

24. Quelques lignes plus haut : « [Ma sœur] ne peut comprendre qu'il y ait des natures excellentes, et que pourtant j'ennuie » (§ 555). Et plus loin : « Mes occupations pastorales m'intéressent heureusement beaucoup ; mais je suis souvent triste. Cela tient peut-être à un commencement de gastrite, dont je me ressens depuis quelque temps » (§ 562) ; « Plus isolé, je suis forcé de m'occuper davantage, soit de mes travaux de cabinet, soit de mes paroissiens » (§ 565).

25. On songe à la formule de Bernard Gagnebin, « Amiel ou la revanche de l'écriture sur la vie », en préface au t. I, *1839-1851*, du *Journal intime* de l'écrivain suisse, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1976.

de la monotonie de la (vraie?) vie... Pour ma part, c'est un peu navré que j'avoue l'avoir vu «sombrier», au printemps de 1847, dans des expériences de magnétisme, complaisamment décrites – et dont l'aspect clinique ne manquera probablement pas d'intéresser –, en attendant, six ans plus tard, les tables tournantes.

À ce titre, le « montage » que Muston opère, le contraste involontaire qui n'en subsiste pas moins entre les pages, selon qu'il se trouve ou non à Bourdeaux, offrent au lecteur une leçon capitale, comme dans toute *Éducation sentimentale*: comment perdre sa vie? Sans doute a-t-il pensé la sauver par l'amour (mais son choix de Clémentine, en 1836, a quelque chose d'un suicide), par l'épopée (mais très vite il a dû reconnaître son échec), par l'écriture de l'histoire, enfin : avec ici une réussite, confirmée par la réception très positive, internationale, d'une œuvre qu'un irrémédiable vieillissement ne pouvait pourtant manquer de frapper, et sans beaucoup tarder<sup>26</sup>. Sauf pour un Michelet, nous savons combien est illusoire la survie d'un livre d'histoire: c'est bien sans doute ce *Journal*, envers d'un mariage raté et d'une vie en demi-teinte, qui restera l'œuvre véritable de Muston<sup>27</sup>.

Par là, il relève d'un tout autre type d'auteurs: celui des diaristes. À poursuivre le jeu des parallèles, ce n'est plus à un Peyrat que l'on songe, mais au Suisse Henri-Frédéric Amiel (1821-1881) ou à l'Américain Henry David Thoreau (1817-1862), deux contemporains que certes bien des traits distinguent de Muston, mais dont il se rapproche par cette activité de diariste, l'appartenance au protestantisme, et probablement des affinités plus profondes, que des études spécifiques pourront mettre au jour: j'évoquerai un seul thème, en songeant à Thoreau, le rapport à la nature. On pourra estimer surfaite une telle comparaison entre deux géants de la littérature du moi, ou encore un Rodolphe Töpffer<sup>28</sup>, et le modeste pasteur drômois. Mais c'est aussi que le *Journal* de ce dernier est resté inédit, et que l'on peut seulement aujourd'hui en prendre la mesure: qu'il ait dû attendre un siècle et demi ne signifie pas nécessairement qu'il soit une œuvre de second plan. La France aurait-elle eu son Amiel ou son Thoreau, sans en avoir été informée...?

26. À sa mort, le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* (désormais BSHPF), pourtant favorable par essence, évoque un récit trop polémique, un ton peut-être un peu trop oratoire, des hypothèses qui ont été attaquées et seront définitivement réfutées (1888, p. 280).

27. Qu'il me soit permis d'évoquer ce professeur d'hypokhâgne, à Montpellier, selon lequel la véritable œuvre de Gide, celle qui resterait, serait son *Journal*...

28. Le pédagogue, voyageur et dessinateur suisse, 1799-1846.

Comment expliquer que ce *Journal* n'ait jamais été publié, ni même son existence soupçonnée, au-delà de quelques historiens des vaudois et du protestantisme? L'auteur s'y serait-il opposé? Il ne le semble pas, à lire ces lignes placées au début du cahier 60 (1851):

« Les personnes qui en ont lu par ricochet quelques pages m'ont dit: il est intéressant. Pour moi, qui ne le relis guère, l'essentiel est qu'il m'ait intéressé à écrire. C'est une causerie avec moi-même, babil confidentiel, sans réserve et sans conséquence. – Je pense bien quelquefois, qu'un jour, par aventure, on pourrait peut-être en imprimer quelque chose. J'ai même commencé à revoir les premiers cahiers: tas de notes incohérentes et puérides, où rien n'est dit d'une manière compréhensible; je les ai triées, vannées, tamisées... je ne sais si ce qui reste me fera de la bonne farine; mais ce bavardage scripturaire m'amuse et me fait revivre<sup>29</sup>. »

De son vivant, Muston n'en a publié que quelques pages, les plus extraordinaires ou pittoresques<sup>30</sup> (au sens de la littérature de voyage et de tourisme de l'époque, dont il a été un auteur non négligeable<sup>31</sup>): le récit de son départ précipité en exil, dans la nuit du 9 au 10 janvier 1835, à travers les Alpes enneigées. Il semble qu'il n'ait cessé de revenir à ce texte, dont nous connaissons trois versions, et même quatre si l'on se réfère à la page que Michelet a consacrée dans *La Montagne*, en 1868, au « dernier proscrit des libertés religieuses »: arrivé au sommet des Alpes, « il tomba... mais vivant... en France – *la France de juillet*, une mère qui le prit dans ses bras<sup>32</sup> ». La version la plus courte a été rédigée par Muston en 1880, et publiée (de façon posthume), sans grand écho,

---

29. § 9504. Muston a rayé la phrase « je ne sais si ce qui reste... ». Plus haut: « J'extrais du taudis de mes notes accumulées et presque toutes insignifiantes (détails d'école, d'examens, de lectures, etc.) ce qui, par-ci par-là, arrête encore mon regard, comme on tire d'un tas de déblais le moindre fragment qui brille, ne fût-ce quelquefois qu'un bouchon de carafe » (§ 75); « Les cahiers originaux de ce journal, dont je transcris parfois quelques pages, ne présentent souvent pendant de longues séries d'articles que des échos insignifiants et monotones des bruits du jour ou de la maison: des reflets d'impressions passagères, qui s'effacent les unes les autres » (§ 525); etc.

30. Ce mot est présent à 38 reprises dans le présent volume du *Journal*.

31. Il est l'un des collaborateurs, avec Élisée Reclus, de l'*Itinéraire descriptif et historique du Dauphiné*, 2<sup>e</sup> partie, *La Drôme – Le Pelvoux – Le Viso – Les Vallées vaudoises*, coll. « Guides Joanne », Paris, Hachette, 1863. Il publie également « Le belvédère du Pelvas » dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 7<sup>e</sup> année, 1880 (1881, p. 192-203). Plus jeune, il a collaboré (textes et dessins) à *L'Illustration*, *Le Tour du monde*, la *Revue des Alpes*. Voir au § 313 une intéressante notation sur l'ancienneté de l'« industrie » touristique dans les Alpes suisses.

32. J. Michelet, *La Montagne*, 7<sup>e</sup> éd., Paris, Librairie internationale, 1868, p. 77-78. L'historienne de l'alpinisme Claire-Éliane Engel a publié « La dramatique évasion d'un pasteur », *Réforme*, 25 mars – 1<sup>er</sup> avril 1961, p. 17.

en 1901, par l'un de ses amis grenoblois<sup>33</sup> ; la seconde, largement développée, est parue en 1886 dans l'organe de la Jeunesse protestante masculine française<sup>34</sup>, peut-être à la suite de la description par le pasteur Amédée Bert, son ami de jeunesse, qui venait de disparaître, des circonstances dans lesquelles l'exil lui avait été imposé, et de la manière dont Muston avait été averti juste à temps, précisément par les soins de Bert, de la menace d'arrestation<sup>35</sup>. Cette version diffère de celle du *Journal*, que l'on trouvera ici, et qui a été récemment traduite en italien<sup>36</sup>.

Rien d'autre n'a filtré de son vivant ; le journal a été conservé par la plus jeune de ses filles, Aline (1846-1919), épouse du pasteur Adolphe Chauvet<sup>37</sup>. Il semble que Muston ait eu une tendresse particulière pour elle, peut-être parce que dans sa petite enfance sa mère semble l'avoir moins aimée que sa sœur aînée<sup>38</sup> ? Par la suite, une petite-fille d'Aline, Yseult Le Danois<sup>39</sup>, a entrepris au début des années 1980, en collaboration avec quelques étudiants et Béatrice Appia (1899-1998), une peintre issue d'une lignée de pasteurs d'origine vaudoise dont Muston était proche, et avec les conseils de Pierre Bolle, l'historien du protestantisme dauphinois, de dactylographier l'ensemble du *Journal*<sup>40</sup> : cette équipe retrouvait en quelque sorte l'aspect « choral » de l'histoire des vaudois telle que Muston l'a conçue, on le verra. Pierre Bolle

33. A. Albert, *Alexis Muston*, Grenoble, H. Falque et F. Perrin, 1901 (p. 4-11).

34. *L'Espérance. Journal de la jeunesse chrétienne* [mensuel des Unions chrétiennes de jeunes gens, Valence], vol. 33, n° 6-11, 1886 (et tiré à part, Valence, É. Cremillieux, 1886). C'est ce texte qu'a utilisé Éric Peyrard en publiant *Alexis Muston, Voyage d'exil*, Béziers, Éditions Ampelos, 2013. Autre publication dans le *Bollettino della Societa di Studi Valdesi*, n° 168, juin 1991 (p. 35-58).

35. Récit dans A. Bert, *Nelle Alpi Cozie. Gite i ricordi di un bisnonno*, Torre Pellice, Tipografia Alpina, 1884 (p. 112-115), traduit par Muston dans le journal cité à la note précédente.

36. Dans M. R. Fabbrini et S. Pasquet, *Alexis Muston (1810-1888). Radici valdesi e storia europea di un pastore e intellettuale dell'Ottocento*, Turin, Claudiana, 2004 (p. 11-21).

37. 1841-1925, natif du Gard, pasteur à Puy-Saint-Martin, dans la Drôme, de 1868 à 1877, puis à Évreux.

38. « Sa mère, qui ne l'a pas nourrie, semble l'aimer moins que sa fille aînée ; elle l'appelle petite *noirau*, car elle est brune. En revanche, je m'y attache davantage, et la retiens plus souvent auprès de moi ; j'en suis récompensé par plus de caresses. – Sa mère elle-même finit par se montrer un peu plus affectueuse » (§ 662). C'est la sœur de Muston, Émilie, qui est la marraine d'Aline Émilie.

39. Fille de Mlle Chauvet (fille d'Aline) et d'Édouard Le Danois (1887-1968), qui a été directeur de l'Office scientifique et technique des pêches maritimes, et qui projetait d'écrire, vers 1960, un ouvrage sur Muston (selon une note de J. Gaulmier, « George Sand et le pasteur Alexis Muston », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 76<sup>e</sup> année, n° 4, 1976, note 9, p. 561).

40. « Mlle Le Danois, qui tapait à la machine tandis qu'avec une loupe je déchiffrais », écrit Béatrice Appia à propos d'un document (les mémoires de jeunesse du pasteur Mondon) présent dans les archives de Muston.

avait l'intention d'éditer le *Journal* et y a beaucoup travaillé, mais le temps lui a fait défaut ; il n'en pas moins fortement contribué à faire connaître l'auteur, notamment en organisant à Bourdeaux, en 2003, une exposition qui lui était consacrée, dessins et aquarelles à l'appui<sup>41</sup>. Si Jean-Pierre Trouchaud, cousin d'Yseult Le Danois et héritier de l'ensemble des archives de Muston, dont le *Journal*, a disparu à son tour, en 2016, il a eu le temps de nous accompagner avec chaleur et efficacité, Gabriella Ballesio (Archivio della Tavola valdese), Jean Guibal (Musée dauphinois) et moi-même, dans notre projet d'édition du premier volume<sup>42</sup>.

Il reste à signaler qu'une forte partie du début du *Journal* (§ 109 à 291 : le séjour à Strasbourg et les tournées au sein des colonies vaudoises d'Allemagne) a fait l'objet en 1987, à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la mort du dramaturge allemand Georg Büchner, qu'une profonde amitié liait à Muston, d'une édition critique, avec traduction allemande en regard, notes et présentation par les soins de Heinz Fischer<sup>43</sup>. C'est bien par Büchner que le *Journal* de Muston a connu l'honneur d'une première édition, certes très partielle et surtout passée complètement inaperçue en France<sup>44</sup>.

## Religion et voyage

Que lire dans cette masse de pages, et pour s'en tenir aux seules années 1825-1850 qui font l'objet de ce volume ? Une première remarque s'impose : ce *Journal*, contrairement à ce que l'on pouvait attendre (et, pour plusieurs, redouter !), n'a rien de pastoral, de théologique ou même de religieux. Muston est pleinement pasteur, et bâtisseur : six temples sont construits ou restaurés

---

41. « Alexis Muston dans son siècle », Bourdeaux, juillet-août 2003.

42. Signalons la manière dont le texte a été établi : une photocopie (malheureusement pâle) du tapuscrit des années 1980 ayant été déposée au sein de la Société des études vaudoises, elle y a été scannée à ma demande, puis le fichier a été systématiquement relu et corrigé par mes soins à l'aide d'une bonne photocopie récente des cahiers originaux afin de débuser les innombrables défauts de reconnaissance des caractères et espaces, et d'éventuelles erreurs ou lacunes de lecture lors de la saisie des années 1980.

43. H. Fischer, *Georg Büchner und Alexis Muston. Untersuchungen zu einem Büchner-Fund*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1987. Les § 245-253 et 277-279 sont accessibles en ligne, en français et dans une traduction allemande différente de la précédente, à l'adresse : <http://buechnerportal.de/dokumente/textdokumente/lz-1660> (consulté le 5 juillet 2017).

44. Deux spécialistes de Büchner, Reinhard Bender et Hermann Kurzke (auteur de *Georg Büchner. Geschichte eines Genies*, Munich, C. H. Beck, 2013), ont acquis les documents de Muston sur le poète allemand, notamment un portrait au crayon, et les ont déposés dans le fonds Büchner. Voir : [http://www.echo-online.de/freizeit/kunst-und-kultur/kulturnachrichten/georg-buechner-spektakulaere-funde-in-suedfrankreich\\_15725049.htm](http://www.echo-online.de/freizeit/kunst-und-kultur/kulturnachrichten/georg-buechner-spektakulaere-funde-in-suedfrankreich_15725049.htm) (consulté le 5 juillet 2017).

sous son « règne » ; il prêche volontiers, y compris en plein air<sup>45</sup>, multiplie les visites à ses paroissiens (pour soigner – gratuitement – les corps autant que les âmes, puisqu’il a fait aussi des études de médecine, a reçu un brevet d’officier de santé et est appelé parfois, comme sur le plateau de Saint-Agrève, le « ministre-docteur » [§ 676]), consacre beaucoup de temps aux plus pauvres, prie auprès de tous, évangélise si nécessaire en voyage, assiste volontiers aux « pastorales » (réunions de pasteurs d’une même circonscription). Mais ce qui remplit presque à plein temps sa vie n’occupe qu’une place très réduite dans le *Journal*: peut-être parce que, face au ministère comme au mariage, le *Journal* est le lieu de l’échappée et de la liberté, le lieu de *l’autre Muston*, celui qui a gardé une nostalgie inextinguible de son enfance et des verts paradis au sens le plus concret<sup>46</sup>, la passion de la poésie, de l’amour, de l’histoire. Il suffit de confronter le *Journal* aux mémoires du pasteur d’origine suisse Jean-Henri Grandpierre (1799-1874), ou au récit de sa tournée en Ardèche et Haute-Loire par un autre pasteur suisse, François David Delétra (1812-1889), en 1841, pour se persuader de l’originalité et de la qualité littéraire du premier<sup>47</sup>...

Retenons toutefois ce qu’est la religion de Muston, puisqu’il est amené à la définir, face à divers interlocuteurs et à lui-même, ou encore devant la nature qu’il admire si souvent au cours de ses voyages. Elle se définit toute par la tolérance, l’irénisme (pour ne pas parler encore d’œcuménisme), le libéralisme théologique. Pour autant, il marque bien ce qui le sépare du catholicisme, que ce soit dans son excursion (mondaine!) à la Grande Chartreuse, occasion d’une charge cruelle contre les moines (avant du moins que l’un d’eux ne se mette à chanter et le ravisse)<sup>48</sup>, ou lorsqu’il réfléchit à l’esprit et à l’histoire de la France: il lui arrive alors d’incriminer, à la manière d’un Quinet et plus tard d’un Renouvier ou du Belge Émile de Laveleye, cette marque catholique qu’il croit retrouver dans la tradition française de violence politique, après 1830

---

45. Ce sont les restes de la Révocation et du Désert, lents à corriger dans le protestantisme rural, voir § 454a [434] et 652.

46. Voir, entre cent autres, ces lignes: « Les Courtils ont d’un côté de vastes prés étendus jusqu’aux maisons de Bobi, tels qu’un lac d’émeraude, et seulement séparés entre eux par de longues files de saules, pâles comme des oliviers » (*Tableau des Vallées*, dans *Histoire des Vaudois des vallées du Piémont, et de leurs colonies depuis leur origine jusqu’à nos jours*, Paris, F. G. Levrault, 1834, p. 57, voir plus avant).

47. « Mémoires du pasteur Jean-Henri Grandpierre (1799-1874). "Les souvenirs de quelques années de ma vie" », présenté et annoté par A. Encrevé, *BSHPF*, vol. 161, 2015, n° 2, p. 245-281, et n° 3, p. 569-605. F. D. Delétra, *Voyage à pied à travers le Vivarais et le Velay en 1841*, présenté et annoté par A. Arnoux, Lyon, Olivétan, 2006.

48. Voir § 377-379. Voir aussi sa condamnation des « claustrations stérilisantes » de religieuses, à Turin (§ 634).

comme en juin 1848<sup>49</sup>. Il en vient même à un peu de controverse face à la marquise de Barol, à Turin, qui cherche à le convertir : il ne peut masquer un sourire quand elle lui montre les ossements d'un martyr des catacombes de Rome, ni s'empêcher de faire allusion à la Saint-Barthélemy, à Hus, à Jérôme de Prague, quand elle lui vante de grands saints ; et lorsqu'elle se dit prête à donner la moitié de sa vie pour sauver son âme à lui, il répond : « j'ai la certitude de votre salut, par cela seul que vous aimez<sup>50</sup> ». Ce n'est pas une formule, mais une certitude sereine :

« [...] Jésus l'a dit, on n'est sauvé que par l'amour ; et tout est là : la loi et les prophètes, la porte étroite, le commandement nouveau, le seul caractère auquel on connaît les chrétiens ; oui, le seul » (§ 511).

Le reste de la religion, cultes, doctrines, cérémonies, est nécessaire, mais comme le sont des vêtements : « Aussi les débats théologiques ne sont-ils bien souvent que des débats de tailleurs » (§ 527). À un ami qui s'étonnait de l'éventualité qu'il épousât une catholique, il répond que « la religion est dans le cœur, et non dans les formes dogmatiques ou cérémonielles dont se costumant les Églises » (§ 439).

Tout est bien là, chez un homme qui apprécie le foyer genevois du pasteur Malan, une des têtes du Réveil, et aime à échanger avec des pasteurs méthodistes de la Drôme, mais regrette que le Réveil (qu'il ne nomme qu'une fois<sup>51</sup>) ait introduit dans les vallées vaudoises des « zizanies soi-disant religieuses » (§ 547) ou ait séparé ses amis de Lausanne en deux camps qui ne se fréquentent plus (§ 588). Il est bien plus en accord avec le pasteur libéral Samuel Vincent, à Nîmes, qu'avec Alexandre Vinet, à Lausanne, avec lequel il discute volontiers mais dont il a estimé que les *Méditations évangéliques* « rétrécissent » le christianisme (§ 260). Il aurait pu devenir un théoricien du protestantisme libéral : n'a-t-il pas entrepris de rédiger, mais sans l'achever, un traité théologico-philosophique au titre révélateur, *La Religion dégagée des*

---

49. « Ce que c'est qu'une éducation catholique ! Lorsqu'on s'en croit affranchi, elle domine encore notre jugement par la direction qu'elle lui a imprimée ; et même à la liberté, elle donne des allures autoritaires » (§ 680), sur l'influence de Louis Blanc sur les ouvriers de Paris en 1848. Voir aussi la réflexion sur un catholicisme qui parle aux sens, à l'imagination, et refuse la raison, d'où les folies dans l'histoire de France (§ 256, et encore § 357 et 451).

50. § 505. Voir aussi ce : « Jésus-Christ n'a jamais dit : changez de religion, mais changez de vie » (§ 475).

51. Outre une allusion au « mouvement religieux qui commençait de se dessiner à mon départ, sous la désignation un peu vague et légèrement malveillante que comportait le nom de Momiers, donné aux novateurs » (§ 323).

*religions*<sup>52</sup>; ce qu'il retient d'une telle religion est indifférent aux formes, aux rituels, aux dogmes. Mais précisément : il n'attache pas assez d'importance aux querelles théologiques pour entrer en lice. S'il réagit vivement dans les lignes qui suivent, c'est qu'il s'agit de sa sœur, dont il se demande si elle pourra être heureuse en épousant le tenant d'une « sèche orthodoxie »<sup>53</sup> :

« Et encore la foi est-elle bien autre chose que l'orthodoxie : elle est un fait personnel, l'orthodoxie un fait multiple. Jésus ne parle que des bons et des méchants, jamais des orthodoxes et des rationalistes. Que quelqu'un se fasse une idée particulière de sa personne et de son œuvre, puis la propage ou l'impose, et voilà une orthodoxie ; mais avoir une notion sur Jésus-Christ n'est pourtant pas la même chose qu'avoir l'esprit de Christ » (§ 645).

L'autre trait de la religion de Muston est sa dimension socialisante, assez caractéristique du christianisme d'un Lamennais ou du socialisme d'un Buchez, et de la rencontre entre les Églises et la République en 1848. Peut-être à cet égard est-il un peu en avance au sein du protestantisme, où le courant du « christianisme social » ne s'institutionnalisera qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa tendresse pour le peuple est une constante dans le *Journal* – et elle sonne vrai. La religion du Christ est sociale, note-t-il (§ 277). Il en est tellement persuadé qu'il discute en toute quiétude avec les fouriéristes de Valence, estimant non pas que le Christ a été le précurseur de Fourier, mais celui-ci le disciple du premier ; lui-même voit dans les idées d'association du socialiste une forme de la fraternité chrétienne (§ 659). Il n'en fait pas mystère : le journal *La Sentinelle* publie dans son numéro du 1<sup>er</sup> mars 1850 une « Lettre sur le socialisme » dans laquelle Muston définit le socialisme non pas comme un système, mais une tendance, qui échappe aux définitions concurrentes données par un Louis Blanc, un Fourier, un Proudhon... ; il ajoute tenir le christianisme pour la plus haute expression du socialisme, à condition qu'il cesse d'être « l'apanage des classes sacerdotales » et devienne le bien commun. « Si l'on me demandait une définition du socialisme, je dirais : “le socialisme doit être le christianisme réalisé dans la vie sociale”<sup>54</sup>. »

52. § 277. On songe au livre, très postérieur, du théologien Auguste Sabatier, *Les Religions d'autorité et la religion de l'esprit* (1903). Ou encore aux écrits théologiques de Ferdinand Buisson dans les années 1860.

53. Son futur beau-frère se dit en effet prêt à prier pour un assassin, mais pas pour un rationaliste (*sic*). « Si une sèche orthodoxie peut faire le bonheur, ma sœur peut y compter » (§ 645). Voir aussi une phrase sévère sur les orthodoxes (ou évangéliques) au § 442.

54. A. Muston, « Lettre sur le socialisme », *La Sentinelle. Journal des familles protestantes*, 1<sup>er</sup> mars 1850, p. 21-22.

Que la République soit proclamée, en 1848, et le voici rayonnant<sup>55</sup> : il gravit un col en entonnant *La Marseillaise* (une constante, chez lui), salue ses enfants d'un « Bonjour, petits républicains », et au sortir du culte, le dimanche, réunit ses paroissiens pour leur exposer le nouveau régime, qu'il définit comme :

« [...] l'état social qui permet le mieux, qui demande même la mise en pratique de ces paroles de saint Paul : “Vous êtes tous les membres d'un même corps et membres ainsi les uns des autres”. Loin d'être opposée à la religion, sa devise : liberté, égalité, fraternité, résume presque tout l'Évangile » (§ 669).

Il va jusqu'à se présenter aux élections législatives d'avril 1848, avec l'accord du président de son consistoire et l'appui de Michelet (Béranger se montre bien désenchanté, lui<sup>56</sup>), mais est nettement battu<sup>57</sup>. Les années suivantes (1850-1852) le verront rester fidèle à ce socialisme chrétien et à la République, y compris au lendemain du coup d'État du 2 décembre 1851<sup>58</sup>.

Si le *Journal* n'est nullement rempli de controverses, de méditations religieuses, de prières, que sais-je, quel peut bien être son contenu ? Trois grandes passions structurent ce premier volume : le voyage ; les jeunes femmes et l'amour ; l'histoire. Je n'ajoute pas la poésie, car elle est chez Muston un mode presque habituel d'expression, qu'il *fasse des vers*, selon sa formule, à beaucoup de femmes, ou qu'il travaille, trente années durant, à l'épopée de la *Valdésie*.

Les voyages offrent au *Journal* plusieurs de leurs plus belles pages, sans même revenir sur la traversée des Alpes au moment de l'exil. Ils révèlent un Muston magnifiquement sensible (et capable de le faire partager) aux itinéraires,

---

55. Voir aussi le § 412 (1836) : « je sentais en moi bouillonner d'inouïes ferveurs de sacrifice, de dévouement, d'apostolat pour l'humanité souffrante, les classes populaires, l'avènement prochain de toutes les améliorations sociales : aspirations suggérées ou promises du moins par les principes mêmes du christianisme ». Ou encore le § 445 : « Des flots d'aspirations philanthropiques s'élevaient de mon cœur. »

56. « Je ne m'étonne pas qu'avec votre amour du peuple et votre loyauté on fasse de vous un rouge ; craignez même d'être appelé communiste. [...] Vous êtes jeune, cher monsieur, et la renaissance de la République a dû vous donner bien des illusions. Il n'en est pas de même pour moi, qui ai une longue connaissance des hommes » (*Correspondance de Béranger*, recueillie par P. Boiteau, Paris, Perrotin, 1860, t. IV, 20 septembre 1849, p. 59-60).

57. Il obtient beaucoup de voix à Bourdeaux même, mais presque aucune ailleurs (§ 669) : ce fut le cas de la plupart des candidats, qui n'ont percé que là où ils étaient implantés (J. Masseport, « Le comportement politique du massif du Diois. Essai d'interprétation géographique », *Revue de géographie alpine*, n° 1, 1960, p. 5-167, en particulier p. 15-19).

58. Ces épisodes figurent dans la suite du *Journal*. Voir une mise au point d'André Encrevé dans *Protestants français au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les réformés de 1848 à 1870*, Genève, Labor et Fides, 1986, p. 472 et 481, ainsi que l'article de Pierre Bolle, « Opinions et attitudes des protestants de la Drôme de 1848 à 1851 », dans *Piémont et Alpes françaises au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Grenoble, CRHIPA, 1979, p. 125-144.

aux paysages, aux lumières, aux saisons, aux humeurs du temps; parfois aussi à la nature comme spectacle de la Création<sup>59</sup>. L'historien des communications apprendra beaucoup sur cette Europe d'avant les « routes de voiture<sup>60</sup> » et les transports en commun, y compris par diligence. Pour se rendre à Bourdeaux, par exemple, il faut emprunter le lit du Roubion, le cours d'eau local. D'où les voyages à cheval (le pasteur a appris l'équitation à Lausanne), voire à dos de mulet. Un vibrant hommage est rendu au courage et à la sûreté de ces animaux sur les sentiers des Alpes, et une scène presque « coloniale » prend place à Abriès, sur le versant français, quand Muston doit utiliser une échelle pour se hisser sur un mulet qui porte ses malles surmontées de paille et de peaux de mouton et s'y tient assis en tailleur ou couché, comme un pacha, n'apercevant de l'animal, sous lui, que la pointe des oreilles (§ 556).

C'est surtout à pied que l'on se déplace, pour de longues distances et sous n'importe quel prétexte; le *Journal* donne à voir une Europe où l'on marche beaucoup la nuit, en usant des clairs de lune (les forêts sont rares et la plupart des montagnes nues). Muston est toutefois un marcheur particulier, parfois assez proche de ce que sera un Robert Louis Stevenson dans les Cévennes en 1878. Il porte sur les épaules un havresac qui semble un ancêtre du sac à dos, mais aussi un herbier<sup>61</sup>, et s'arrête volontiers pour dessiner, parfois fumer un cigare (la tête à l'ombre et les pieds au soleil, selon sa formule favorite), le plus souvent pour herboriser, avant de se passionner également pour les papillons et les insectes. Ses descriptions de fleurs, attentives et belles, font du *Journal* un herbier immatériel, double de celui qu'il a composé et qui a été conservé<sup>62</sup>; il faut lire notamment le récit de sa quête de l'*Isatis alpina*, ou pastel des Alpes... On le voit ici et là tenaillé par l'envie de découvrir une nouvelle espèce; et capable de faire des ravages, à son échelle, pour assouvir sa soif de collectionneur<sup>63</sup>...

---

59. «Vaste harmonie, divin silence, immense azur: quelle puissance pour élever l'âme à son créateur! La prière arrive d'elle-même sur nos lèvres comme le chant naturel de cet oiseau d'immortalité; un sentiment de bienveillance universelle nous pénètre, on se sent devenir meilleur: et souvent d'une assemblée religieuse, on sort amoindri, agacé, dégoûté. – Ah! C'est que Dieu lui-même nous parle par ses œuvres» (§ 445).

60. Expression de Muston (§ 81, 556, 558, etc.).

61. « J'avais pour mettre mes plantes une sorte de grand portefeuille, formé de deux tablettes de carton, réunies par un dos en parchemin et remplies de papier gris » (§ 539, voir aussi § 535).

62. Le *Journal* révèle que Muston avait également constitué une « collection d'objets d'origine vaudoise » (§ 517).

63. Il ramasse des centaines d'*Isatis alpina*, après les avoir découvertes, et les échangera avec d'autres collectionneurs pour enrichir notamment son herbier de plantes exotiques (§ 539). En Ardèche, en compagnie d'un autre pasteur botaniste, il brise des rameaux d'un millepertuis: « mais heureusement pour lui, l'arbuste était plus grand que nous » (§ 561).

S'il est trop chargé, il confie ses bagages ou sa moisson de fleurs à des muletiers, ou à la « voiture » qui dessert une portion de route ouverte ; les handicaps du réseau de communications sont ainsi compensés. Ses habitudes nocturnes et matutinales lui donnent l'occasion de somptueuses descriptions de montagnes sous la lune ou au lever du soleil, avec des neiges purpurines, qui ont quelque chose d'étrangement « proustien ». J'attire l'attention sur la qualité en vérité inattendue de ce rapport sensible au paysage : est-ce un trait protestant, pour qui connaît la force du rapport des protestants à la haute montagne<sup>64</sup> ? Ou une nécessité pour le piéton qui parcourt cols et sommets en toute saison et à toute heure ? Ajoutons que Muston et d'autres montagnards pratiquent des formes de « ski » sauvage<sup>65</sup>.

## L'enfance d'un chef : un *Bildungsroman* dans l'Europe romantique

Par ses parents, Muston appartient à deux lignées de notables, mais aussi de figures de la résistance vaudoise. Sans prétendre explorer les généalogies ascendantes, on retiendra que la famille Muston aligne Jean, probablement le gendre du célèbre capitaine vaudois Josué Janavel, et mort en exil à Payerne en 1687 ; son fils Pierre, qui prend part à la Glorieuse Rentrée (le retour par la force dans leurs vallées, en 1689, des vaudois exilés en 1686) ; un autre Jean, qui a participé à la même Rentrée comme chirurgien mais, fait prisonnier en France, a été condamné aux galères et libéré en 1714 seulement ; son frère Isaac, dont descend en ligne directe Alexis, *via* son arrière-grand-père et son grand-père, anciens de l'Église (et syndic, pour le premier), et son père Georges (1777-1842), étudiant à Lausanne puis pasteur à Bobbio Pellice (le Bobi ou Bobby du *Journal*) sa vie durant.

La mère, Élisabeth Jahier (1788-1842), née à Luserna San Giovanni (le Saint-Jean du *Journal*), est la fille d'un chirurgien et pharmacien de Torre Pellice (La Tour) et, du côté de sa propre mère, petite-fille d'un grand propriétaire et commerçant de la ville, Vertu, qui avait présidé l'assemblée cantonale sous le gouvernement napoléonien. Les Jahier sont une dynastie de pasteurs dont le fondateur, le capitaine Bartolomeo Jahier, avait combattu aux côtés du même Javanel à la suite des Pâques piémontaises, un massacre de vaudois en 1655. « C'étaient donc deux familles, dans les veines desquelles coulait le sang des Javanel et des Jahier, qui s'unissaient pour mettre au monde notre futur

---

64. Voir P. Joutard, *L'Invention du Mont Blanc*, Paris, Gallimard, coll. « Archives », 1986.

65. Voir § 352 et 621, et surtout 360 et 368. Ou de luge, quand il redescend une montagne herbeuse assis sur son herbier... (§ 541).



# Table des matières

## PARTIE 1

### Introduction

NOTE SUR L'ÉDITION DU <i>JOURNAL</i> .....	7
INTRODUCTION. <b>Alexis Muston, historien, poète, diariste</b> .....	9
Écriture et réécriture d'un mémorial intime .....	13
Religion et voyage .....	21
L'enfance d'un chef: un <i>Bildungsroman</i> dans l'Europe romantique .....	27
La <i>Valdésie</i> : l'échec du poème épique .....	33
L'exil de janvier 1835 .....	38
À la recherche des vaudois: une histoire diasporique et chorale .....	43
<i>L'Israël des Alpes</i> (1851) .....	49

## PARTIE 2

### *Journal d'Alexis Muston*

<b>I – De 1825 à 1832</b> .....	61
Vallées vaudoises – Lausanne – Turin – Strasbourg	
SUITE ET RÉSUMÉ DU JOURNAL D'ÉTUDIANT	
<b>II – De 1832 à 1833</b> .....	107
Strasbourg – Les Vosges – Le Wurtemberg	
JOURNAL DE FIN D'ÉTUDES	
<b>III – De 1833 à 1834</b> .....	137
Strasbourg – Francfort – Darmstadt – Paris	

JOURNAL

**IV – De juillet 1834 à janvier 1835** ..... 173  
Strasbourg – Lhar – La Suisse – Turin – Les Vallées – Rodoret

JOURNAL

**V – Du 10 janvier au 15 juin 1835** ..... 209  
Exil – Abriès – Molines – Briançon – Mines du Chardonnet – Grenoble –  
La Grande Chartreuse

JOURNAL

**VI – Du 15 juin à fin décembre 1835** ..... 245  
La Grande Chartreuse, Villard-de-Lans, Allevard – Retour dans le Queyras. Visite de ma mère  
et ma sœur (revenues devant le cordon sanitaire établi à cause du choléra) – Plan Phazy,  
Châteaudouble – Toulon, Marseille, Beaucaire, Nîmes, Uzès

JOURNAL

**VII – De janvier à octobre 1836** ..... 289  
Relations croissantes à Nîmes – Reboul – Vidal – Leçons de dessin, d'histoire et de littérature –  
Affection des élèves – Mort de Flore – Courses à Sommières, Saint-Gilles, Marseille –  
Retour à Uzès – Fête du professeur. M. Colin – M. Carrière. Montpellier. Mariage projeté  
entre Monnet et Séraphie – Première excursion à Bourdeaux – Retour à Nîmes.  
Accueil d'amitiés – Promenade d'adieu avec toutes mes élèves – Tristesse de prochaine  
séparation – Banquet des jeunes gens – Derniers congés pris de chacun – Retour à Bourdeaux.  
Accueil de la famille de Saulses de Latour. Activité pastorale – La jeune paralytique –  
Le sous-préfet et ses bouts-rimés

JOURNAL

**VIII – D'octobre 1836 à juillet 1838** ..... 337  
Demande en mariage. Voyage en Queyras (pour m'y rencontrer avec mes parents).  
Premiers vers à Clétine. Notre mariage – Nouveau logis – Naissance d'Amédée –  
Visite de ma sœur et de ma mère

JOURNAL

**IX – De juillet 1838 à juillet 1842** ..... 375  
Arrivée de ma sœur et de ma mère. Baptême d'Amédée – Sa mort – Henri Peyrot  
les raccompagne aux Vallées – Visites aux parents de Loriol, etc. Caractère de Clétine –  
Mariage de ma belle-sœur – Visions amenées par la diète – Naissance d'Anaïs –  
Diverses courses : au Buis, à Carpentras, etc. – Mort de M. Descours – Bournat, hydroscope –  
Ascension du Couspeau, avec M. et Mme Gallienne – Enfantillages d'Anaïs, appelée Nini –  
Travail au poème des vaudois – Mort de ma mère – Père malade – Voyage et séjour à Bobby

JOURNAL

**X – De juillet 1842 à juin 1844** ..... 409  
Séjour auprès de mon père pendant sa maladie – Éclipse du 8 juillet – Course dans les Alpes  
de Saint-Martin – Consultation à Turin – Silvio – Aillaud à Pignerol – Retour en France –  
Mort de mon père et retour en Italie – Revenu – Naissance de Charles – Occupations –  
Vers à ma femme – Visite à Ponsard

## Table des matières

JOURNAL

<b>XI – De juin 1844 à fin août</b> .....	445
Bourdeaux – Observations populaires – La navette de Bruston – Desiderata domestiques – Voyage en Piémont – Le Glandas, le Lautaret, Côte Ronde, le Palavas – Séjour à La Tour, chez ma sœur – Penchant naturel de Caroline et d'Édouard – Sollicitude d'Émilie – Demande en mariage	

JOURNAL

<b>XII – D'août 1844 à juin 1845</b> .....	475
Séjour aux Vallées – Mariage de Caroline – Retour à Bourdeaux – Séjour au Pape. Saint-Fortunat. <i>Hypericum hircinum</i> . Retour. Course à Saint-Paul-Trois-Châteaux – Avignon, recherches sur les vaudois de Provence – Genève et Lausanne, recherches sur les expulsés de 1686 à 1732 – Séjour au Crêt de Montriond	

JOURNAL

<b>XIII – Juin et juillet 1845</b> .....	503
Séjour à Lausanne (Verdeil, Aline, Blanchet, etc.) et à Genève, pour recherches historiques (Claparède, Hornung, Petit-Senn, etc.)	

JOURNAL

<b>XIV – D'août 1845 à juin 1846</b> .....	535
Fin de séjour à Genève – Courte halte à Vienne, chez Ponsard et la famille Joannot – Retour – Henri Gambard – Naissance d'Aline – Départ pour Turin	

JOURNAL

<b>XV – De juillet 1846 à avril 1847</b> .....	567
Juillet 1846. À Pignerol, chez Charvaz. À Turin. Recherches historiques aux Archives, au Sénat, à la Cour des comptes. Projets de mariage pour ma sœur et ma cousine Julie. – Retour en France. Dédicace du temple de Truinas	

JOURNAL

<b>XVI – D'avril 1847 à septembre 1848</b> .....	601
Essais de magnétisme. MM. Roux, Mondon, Ernest Vernet – Fouriérisme: V. Hennequin à Valence – Mlle Martine, à Lestang – <i>L'Israël des Alpes</i> et la <i>Valdésie</i> – Vers à ma femme – Aline sevrée – Vieillards soulagés – Visite d'Émile Augier – Course chez Juventin – Février 1848, République <i>ex abrupto</i> – Course à Nyons – Puis à Saint-Agrève. Musée de Valence: jeune captive	

JOURNAL

<b>XVII – De septembre 1848 à septembre 1850</b> .....	637
Saint-Agrève (souvenirs rétrospectifs de 1848)	

REMERCIEMENTS .....	659
---------------------	-----

INDEX .....	661
-------------	-----